

## Babayo

Karine Lambert

---

Numéro 5, 2007

Pilules

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/789ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lambert, K. (2007). Babayo. *Biscuit Chinois*, (5), 20–31.



### **Karine Lambert**

Elle voulait devenir cow-boy dans la montagne chez ses grands-parents mais on a détruit son rêve en la changeant en centre de ski. Après une période sombre où, par esprit de vengeance, elle utilisait le « pouch-pouch en canne » et contribuait au réchauffement climatique, elle s'est tournée vers l'écriture. Bon... c'est pas vraiment ce qu'elle voulait mais elle se console en se disant que ça paye ses mines de crayons.

## *Babayo*

CE N'ÉTAIT PAS SANS GRINCEMENTS DE DENTS que Violette s'était résignée à déménager. Elle ne voulait pas se faire remiser dans une pension pour vieillards : elle n'était pas vieille, pas tout de suite, pas déjà ! La résidence Légaré... dans les brochures publicitaires, on voyait un grand édifice beige situé sur la berge d'un lac bleu lapis. La vie champêtre, la tranquillité ! Mais le ciel azuré, les arbres et les p'tits oiseaux n'avaient pas réussi à berner Violette : on la jetait dans le vestibule de la mort. On la disait chanceuse d'emménager sur la berge du fameux lac de Brumes qui contenait des algues aux vertus reconnues dans le monde entier. On en tirait une boue verte, un masque de beauté digne d'un lifting. Mais Violette n'en voulait pas. Elle aimait chacune de ses rides, elle les devait à ses sourires, ses bonheurs et à ce soleil africain qui avait asséché sa peau tout comme il craquelait la terre.

Pendant les sécheresses, le Kalahari se couvrait de sillons arides, dernières traces de rivières évaporées. On lui avait dit qu'elle n'y resterait pas, que ce n'était pas la place d'une femme, qu'elle reviendrait en courant se chercher un mari. Elle était restée trente-cinq ans au milieu des springboks, des chacals et des oryx. Elle n'y pouvait rien,

elle était tombée amoureuse. Cela s'était passé au coucher du soleil, alors que l'ombre des baobabs dévorait la terre rouge. Pour photographier un troupeau de gazelles, elle s'était accroupie derrière un bosquet d'herbes sèches. Dans son immobilité, elle laissait les termites grimper le long de son corps, envahir librement son cou, ses cheveux. Elle se faisait l'effet d'un fauve traquant sa proie ; elle perdait la notion du temps. Le soleil réchauffait le sol qui exhalait une odeur âcre. La tête lui tournait un peu. C'est alors qu'elle le vit, si près qu'en étirant le bras, elle aurait pu glisser ses doigts dans la fourrure blonde et soyeuse. Elle le dévorait des yeux, observait ses muscles puissants se soulever délicatement à chaque respiration. Il aurait pu l'écraser d'un coup de patte, mais ne la regardait même pas. Il fixait une gazelle du troupeau : rien d'autre n'existait. Lorsqu'il se décida enfin, son corps s'arqua d'un coup et le choc des griffes contre la terre la fit vibrer tout entière. Violette aurait voulu courir derrière lui, rugir avec lui... Elle n'avait ni griffes, ni fourrure, mais partit tout de même à sa poursuite ; elle devint l'une des plus grandes spécialistes du lion d'Afrique.

Dans la savane, elle était une célébrité. On la surnommait Babayo, « Celle qui se tient debout », en hommage à sa témérité face aux fauves. Lorsque les Himbas la voyaient s'approcher du village, les enfants couraient vers leur hutte en criant que Babayo venait d'arriver. De grandes femmes noires, nues jusqu'à la taille, les cheveux ornés d'ossements, sortaient à la rencontre de Violette qui les informait des déplacements des troupeaux, de la position des derniers points d'eau. En échange, elles lui donnaient un œuf d'autruche qui lui servirait de gourde jusqu'au village suivant...

Au fil des ans, il lui devint de plus en plus difficile de s'accroupir dans la poussière et de tolérer le soleil impla-

cable. Ce n'était pas son cœur qui était fatigué ; c'était ses bras, ses jambes qui lui ordonnaient le repos. Elle avait quitté la savane pour enseigner pendant quelques années à l'université. Puis ce fut le coup de grâce. Un accident tout bête, elle était tombée en marchant. Les conséquences furent cependant tragiques : sa hanche s'étant fracturée à plusieurs endroits, elle devrait désormais se déplacer en fauteuil roulant et aurait besoin de soins particuliers. Il fallait « la placer ». Elle avait enseigné que l'Afrique est un vieux continent dont les plaques tectoniques ne viennent plus renouveler le paysage ; tout s'érode, s'aplanit, disparaît. Les montagnes, les glaciers, les fleuves, tout s'effrite. Certaines rivières ne coulent plus que tous les dix ans. La vieille terre ne peut plus retenir la vie. Dans son esprit, le continent Africain se superposait désormais à son visage ridé. La mort, elle n'en avait pas peur. Combien de fois l'avait-elle croisée dans le regard d'un fauve ? Ce qu'elle ne pouvait accepter, c'était de finir ses jours dans une « place de p'tits vieux » qui sentait vaguement l'urine et les fleurs fanées.

À la résidence, sa chambrette était tapissée des photos de ses expéditions. Une part d'elle était toujours dans la savane, cherchant encore le lion. Mais partout, elle ne croisait que des regards mornes. Elle n'avait rien contre monsieur Corriveau qui, depuis trois mois, lui souriait chaque matin en lui demandant son nom ou contre madame Lambert qui frottait l'un contre l'autre les pans de ses jupons dans l'espoir d'y effacer une tache aussi invisible qu'indélébile, mais, lorsqu'elle regardait ses voisins de palier, elle ne pouvait s'empêcher de penser que la résidence Légaré portait bien son nom : ses résidents étaient un peu perdus.

Tous les gens en « perte d'autonomie » étaient mis dans le même panier, qu'ils souffrent d'Alzheimer ou d'un han-

dicap physique ; cela sapait le moral des seconds sans améliorer l'état des premiers. Heureusement, il y avait quelques personnes lucides avec qui elle pouvait converser... Elle aimait s'asseoir dans la salle communautaire avec madame Ricard qui était si vieille que son visage se plissait comme un raisin sec. Violette prenait plaisir à suivre les sillons qui prenaient naissance sur la joue, dévalaient le long de la mâchoire et se perdaient dans les remous du menton. Elle pouvait donner libre cours à sa curiosité car madame Ricard était aveugle comme une taupe. Un glaucome s'était emparé de sa vision dix ans auparavant. Probablement pour se venger, elle en faisait voir de toutes les couleurs aux préposés, rechignant sur la nourriture de la cafétéria, sur la vitesse – ou la lenteur – avec laquelle on l'aidait à se diriger dans le corridor... La première fois que Violette l'avait aperçue, elle engueulait vertement une nouvelle aide auxiliaire qui avait eu le toupet de lui proposer son aide pour ouvrir une porte. Une vraie lionne en cage. Elle avait tout de suite su qu'elles allaient bien s'entendre.

Il y avait aussi monsieur Pernaud. Celui-là, difficile de préciser de quelle infirmité il souffrait. Il se déplaçait à l'aide d'une canne et se plaignait constamment de petits maux ici et là, mais sa libido démesurée était la seule chose qui l'écartait vraiment de la norme. Violette le soupçonnait de simuler certains malaises afin de plonger un œil concupiscent dans le décolleté des infirmières. Des signes avant-coureurs de malaise cardiaque l'assaillaient chaque fois que la petite Nancy était de garde, mais se volatilisaient dès que madame Ruddick, mieux connue sous le nom de « Tigresse Enragée », apparaissait. On murmurait dans les coins qu'il n'avait pas toujours été ainsi. Il y avait quelques années, il avait feint la maladie pour être admis à la résidence auprès de son épouse. Leur réunion avait été de courte durée : quelques mois plus tard, elle mourrait d'un

arrêt cardiaque dans son sommeil. Il agissait depuis en coq de la basse-cour, comme s'il ne savait plus à quels seins se vouer. La seule personne capable de freiner ses ardeurs était madame Ricard, qui ne voyait rien de ses clins d'œil et autres simagrées. Il aimait sa présence, sa compagnie. Il l'aimait bien tout court...

Monsieur Pernaud accumulait les délits. Trafiquant à ses heures, lorsqu'il réussissait à cacher une bouteille de gin dans sa chambre, il invitait Violette et madame Ricard à « y goûter » après le couvre-feu. Ils appelaient ça leur « soirée prohibition », en l'honneur du bon vieux temps. Ce soir-là, « y en avait du bon », ils avaient tous rendez-vous quand l'infirmière aurait fini sa ronde de distribution de pilules.

Violette avait entendu le chariot grinçant commencer sa tournée à l'ouest. Des gélules, des capsules, des onguents, rouges, bleus, jaunes ; leur dernier arc-en-ciel, livré de porte en porte dans de petits gobelets en papier. Il avait roulé tranquillement avant de disparaître à l'est. Violette, se sentant comme une gazelle à l'affût, entrouvrit la porte et scruta l'horizon. L'excitation faisait battre son cœur un peu plus vite. Elle avança doucement son nez dans le corridor, ses narines se dilataient puis se contractaient rapidement, un mauvais calcul, un faux-pas et c'était Tigresse Enragée qui lui sauterait dessus et la retournerait dans sa chambre. Mais la nuit était claire, la voie entièrement libre.

Par réflexe, elle empoigna ses longs cheveux blancs et les emprisonna dans un chignon. Elle était prête à l'action. Ce fut un jeu d'enfant de se glisser dans le corridor et de rouler doucement jusqu'à la chambre de monsieur Pernaud. Elle tambourina le signal convenu, la porte s'ouvrit lentement. Elle quitta le corridor et ses néons pour s'engouffrer dans des ténèbres à peine dissipées par deux bougies. Madame Ricard était déjà attablée près de la fenêtre entrou-

verte; le vent agitait les flammes et faisait onduler les ombres. Cette lumière dansante se reflétait dans les yeux de l'aveugle, leur conférant une étrange vitalité. Monsieur Pernaud se frotta les mains, Violette sourit. La fête allait commencer.

La bouteille de gin descendait sûrement. La soirée s'échauffait lentement. Ils commençaient à s'oublier et monsieur Pernaud avait proposé un strip-poker. Madame Ricard n'en voyait pas l'intérêt : « Tout ce que je risque de gagner, c'est un rhume ! » Violette allait demander si les dentiers comptaient autant que les vêtements, lorsqu'elle vit le visage de son compagnon s'allonger. Monsieur Pernaud fixait intensément la fenêtre. Violette le taquina gentiment : « Qu'est-ce qu'il y a ? La petite Nancy prend un bain de minuit ? ». Elle se retourna pour voir ce qui attirait son attention. Son visage devint livide, aucun son ne sortit de sa bouche. Elle n'aurait peut-être pas dû boire de gin après avoir pris la « p'tite pilule rose »...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Tout le monde dort sur sa chaise ?

Pensant que ses compagnons avaient entendu une garde approcher, madame Ricard se tut quelques instants puis, ne percevant toujours rien, elle se sentit agacée :

— Qu'est-ce que vous avez ! C'est la crise cardiaque générale ou...

— Chut !

— Chut ! Quoi chut ?!

Le ton de madame Ricard avait monté d'un cran. Violette murmura :

— ... Quelque chose... Dehors.

— Quelque chose, dehors ! C'est précis ça ! Si jamais tu écris tes mémoires d'Afrique, fais-moi plaisir : engage quelqu'un pour les descriptions ! On n'a pas idée de...

Il y avait quelque chose... Quelque chose était sorti du lac. Violette avait d'abord cru à une vague géante qui s'abattait sur la rive. Mais les eaux restaient calmes et silencieuses tandis que la masse sombre approchait rapidement. Ce n'était vraisemblablement rien d'inquiétant : une brume qui s'était créée au-dessus du lac alors qu'ils s'amusaient et n'y prenaient garde. Un phénomène que Miss Météo expliquerait par la pression atmosphérique, le taux d'humidité et un courant d'air chaud en provenance de l'ouest. Les poils de Violette se hérissaient sur ses bras alors que madame Ricard continuait sa diatribe sur un ton strident :

— ... d'être aussi égoïste ! Je vous ai pourtant...

Cela ne bougeait pas comme du brouillard. On aurait dit que ça rampait dans leur direction. Une chose informe qui sortait de son royaume bourbeux, attirée sur la rive par la présence de proies affaiblies par l'âge et la maladie. La brume semblait dissoudre à jamais ce qu'elle recouvrait. Elle avalait tout. Un trou noir. La fin. Et ça venait pour eux sans que madame Ricard ne s'en aperçoive :

— ... aidée lorsque vous étiez bloquée avec vos maudites roues dans l'ascenseur ?! Si vous étiez à ma place...

Le reste du corps de Violette lui semblait maintenant paralysé comme ses jambes. Elle voyait le visage de madame Ricard, contracté par l'exaspération, se superposer au brouillard qui approchait. Cette chose, de simples particules d'eau en suspension ? Non. Ça vibrait, ça respirait, ça flairait, ça traquait. Toute sa vie, elle avait observé des bêtes : ceci en était une. Pas une créature du soleil, rugissant franchement contre sa proie, mais bien une créature de la nuit, hypocrite et silencieuse... Des voiles noirs s'avançaient déjà par la fenêtre de monsieur Pernaud ; des bras qui invitaient à une caresse amoureuse mais prêts à serrer, serrer, serrer...

Madame Ricard continuait de s'indigner, sans se douter

que la masse sombre touchait presque son chignon. Une odeur pestilentielle se répandait lentement dans la chambre : un mélange d'eau stagnante, de poissons putréfiés avec, en toile de fond, un relent d'urine et de fleurs fanées.

— ... vous aimeriez ça qu'on vous réponde quand... Mais... qu'est-ce qui pue de même !?

Madame Ricard allait maintenant basculer dans la nuit. Elle ne s'en doutait pas, elle ne le voyait pas. La sombre masse gommait lentement quelques une de ses mèches grises. Pour monsieur Pernaud, c'en était assez. Il se leva soudain, empoigna sa canne comme une batte et cogna un coup de circuit dans la masse informe. Il revint à la charge, une fois, deux fois, trois fois... Madame Ricard entendait le sifflement du sabre de bois qui passait à quelques centimètres de ses oreilles :

— Hey, Hey ! Mais voulez-vous ben me dire ce que vous faites !

Le brouillard se brisait contre la canne. Monsieur Pernaud avait réussi à le faire reculer un peu, mais les tentacules dont il avait amputé la masse continuaient d'avancer, comme le corps d'un vers qu'on coupe et qui se dédouble. Il se lança sur madame Ricard et la projeta au sol afin de la soustraire à la menace immédiate.

Violette sentait son sang battre dans ses artères, rapide, violent, rythmé, un tam-tam africain s'éveillait en son corps et faisait vibrer ce qui auparavant refusait de s'activer. La musique guerrière s'élevait contre la bête vicieuse qui voulait les avaler. Et la cadence s'intensifiait... Violette saisit la bouteille de gin et la fracassa contre la table. Elle rugit en fonçant sur la chose, faisant rouler son fauteuil d'une main et chargeant avec la bouteille de l'autre. Elle donna un grand coup de verre dans le brouillard qui se fendit sans disparaître. On ne pouvait pas tricher, user de subterfuges, c'était un combat à mains nues, d'homme

à bête. Elle s'appuya contre la masse noire et poussa de toutes ses forces. Elle ressentit un froid intense sur ses mains, la chose aspirait toute chaleur, laissant la chair dure, maladroite, privée de volonté. Elle sentait cette langue glacée qui cherchait à pénétrer dans ses avant-bras, ses épaules, son cœur. Violette sourit étrangement. La morsure du froid n'irait pas plus loin que la paume de sa main : elle n'était plus seule, elle avait du renfort... Les Himbas poussaient avec elle. Du plus petit au plus grand, leurs mains se superposaient et appuyaient sur la sienne. Elle entendait les rugissements des lions qui grondaient dans son corps et le réchauffaient. De l'éléphant à la couleuvre, du baobab à la brindille, c'était tout un continent qui poussait avec elle. Une terre vieille mais toujours vivante qui hurlait sa force face à l'anéantissement. La chaleur de Violette irradiait, et menaçait le brouillard. De toute sa vie, elle repoussait l'intrus. Décontenancée, aveuglée par tant de lumière, la brume recula. Violette la vit retourner vers le lac et se dissiper lentement.

Ils n'eurent pas le temps de souffler que la porte s'ouvrit d'un coup sur Tigresse Enragée. Décidément, le danger les guettait de partout.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ?!

Monsieur Pernaud était affalé sur madame Ricard ; une main sur sa poitrine, l'autre sur sa cuisse. Des morceaux de la bouteille de gin gisaient çà et là. Toute la scène baignait dans une odeur d'alcool et d'alluvions. Tigresse Enragée vit rouge :

— Mais qu'est-ce que vous faites-là ?!

Il y eut un flottement... Pouvait-on vraiment raconter ce qui s'était passé sans se faire donner un calmant en prime dans son gobelet du soir ? Que faire maintenant ? Cette fois, c'est madame Ricard qui sauva la situation.

— C'est pas de vos maudites affaires qu'est-ce qu'on

fait ! À nos âges, on est assez vieux pour le savoir ! »

Monsieur Pernaud sourit : toute cette histoire lui avait au moins permis de tâter la cuisse de madame Ricard. Quant à Violette, le feu dans le regard, un sourire au coin des lèvres, elle n'était plus à la résidence Légaré. Là où elle se trouvait, cela sentait la terre rouge cuite par le soleil, le vent s'accrochait dans les broussailles, dans les cheveux, mais surtout, il y avait encore une bête à traquer.

L'imagination c'est bien, la drogue c'est mieux.